

## Les temporalités militaires et stratégiques aujourd'hui

---

Jean-Max Noyer

**L**a question des temps est au cœur de la guerre et de l'action stratégique, aujourd'hui plus que jamais. De Sun Tse à De Landa en passant par Machiavel et jusqu'à Luttwak, et Virilio, la question des temps, de la durée, des allures du temps ou bien encore des rapports de vitesse et de lenteur, est au cœur des dispositifs techno-guerriers et des mouvements tactiques et stratégiques et ce quels que soient les niveaux d'échelle considérés. Toutefois toutes ces expressions ne se valent pas.

La question des temps pour commencer, parce que l'action militaire, stratégique ne peut en aucune manière être et penser hors des multiplicités hétérogènes, hors du vaste système des relations transductives constitutives des champs de forces conflictuels et des actants qui les constituent. Autrement dit, l'action militaire et stratégique est confrontée à autant de multiplicités d'espaces-temps qu'il y a de types et modes de relations entre les divers types d'actants impliqués.

« Divers actants impliqués » signifie que dans leur plus grande hétérogénéité, dans le plus grand écart ou la plus grande différence, nous devons les considérer chacun comme agencements collectifs relevant de modes anthropologiques différents. Leurs rapports sont dynamiquement enchevêtrés, les processus d'altération création qui les travaillent complexes, et les jeux générés par leurs relations asymétriques, largement ouverts.

Avant de nous demander comment les nouvelles lignées technologiques émergentes et les temporalités qu'elles génèrent affectent la question des

temps militaires et stratégiques, il convient de considérer quelques-unes des dimensions générales du problème.

Que la question des temps soit au cœur de l'action en général et de l'action militaire et stratégique en particulier, nul mieux que Machiavel, écrivant à propos du politique, ne l'a exprimée. La question, dit-il, est de créer pour soi de la durée pour en mieux priver les autres. Pourquoi créer de la durée parce que le temps n'existe pas ou à tout le moins est incertain, instable, chaotique ? Créer de la durée pour soi, signifie construire des agencements anthropologiques, politiques, techniques, guerriers... se perpétuant dans leurs êtres au point de se donner une supériorité générale dans le rapport des forces.

Dit autrement, il convient de mettre en place un dispositif qui, *de facto*, affectera les comportements de l'adversaire, de telle sorte que ce dernier sera mis en situation d'accepter le cadre de référence anthropologique, sémiotique, militaire, et donc temporel, à partir duquel seront conduites les manœuvres stratégiques et tactiques. Créer de la durée pour soi-même signifie donc que l'on est en mesure de contraindre l'autre à résoudre le conflit ou le problème auquel il est confronté à l'intérieur du système des règles engendrées par son propre dispositif. Au mieux, il ne lui reste plus que le choix de modes d'actions au sein d'un cadre de référence qu'il ne maîtrise pas.

Toutefois, cet état de choses, c'est-à-dire le maintien des conditions de cette supériorité stratégique fondamentale, sa création continuée exige, pour le compte une intelligence capable de tenir, dans la durée, la position dominante réglant et limitant les conditions structurales de visibilité, bref la position dominante ne laissant à l'autre que la possibilité d'être en quelque sorte autogestionnaire, servile ou résistant, de sa propre domination. Comme l'histoire nous l'a sans cesse montré, le maintien de cet état de choses ne peut durer indéfiniment dans le temps. L'inclusion, dans son propre agencement collectif stratégique, de l'autre, pour de multiples raisons essentielles sur lesquelles nous passerons ici, ne peut continuer indéfiniment dans le temps, un encerclement stratégique du système dominant finissant toujours par se produire. Et ce d'autant plus que le travail de contestation de ce système, cet encerclement, ne se fait presque jamais de l'extérieur, mais consiste en une remise en cause tantôt progressive et lente, tantôt soudaine, des normes, schèmes, dispositifs, ressources définissant la métastabilité dudit système.

Cette capture partielle ou totale de ce qui constitue les fondements se fait à la traversée des associations de tous ordres, des devenir minoritaires, du

travail des subjectivités, des relations entre tout ce qui est lié, et définit le système jusque dans ses capacités d'expansion. C'est la raison pour laquelle nous ne pouvons nous contenter de l'opposition dehors/dedans, nous ne pouvons nous contenter d'une approche essentialiste de la stratégie fondée sur une ontologie monovalente et une logique bivalente. Ce sont toujours des multiplicités hétérogènes, contradictoires qui sont liées de manière transductive et qui sont prises dans des couplages où les unes et les autres sont dans des rapports de codétermination réciproques. Cependant, ces multiplicités hétérogènes en conflit, qui ne sont pas dans une relation de transparence de soi à soi, entretiennent avec leurs environnements, (qui sont « constructions » et « milieux associés »), pour une large part aveugle, des relations de types autopoïétiques. Ces environnements bien que pris dans des séries plus ou moins compliquées et emboîtées de couplages, suivant les niveaux de complexité, ne peuvent activer que des états internes et des réponses en accord avec le maintien de la métastabilité générale de ses multiplicités. Ceci fonde et place le problème de l'asymétrie au cœur de la guerre et de la stratégie.

De ce point de vue, chaque système des médiations spécifiques des multiplicités en conflit et qui opèrent comme traducteurs de la relation système-environnement est essentiel. Ces systèmes de médiations doivent être compris au sens le plus étendu possible, c'est-à-dire tout à la fois sous leurs aspects idéels et matériels, humains et non humains. Si nous nous plaçons en haut des échelles de complexité sociales et politiques, nous entendrons donc par systèmes de médiations l'ensemble des dispositifs constitutifs des intelligences collectives portées par ces multiplicités en situation conflictuelle.

Capter les bases du système adverse veut donc dire dans un premier temps altérer puis retourner à son avantage son système des médiations, ses paradigmes intellectuels et les forces qui lui sont associées, ses subjectivités et leurs conditions de production. Ces processus de capture qui visent à terme à pouvoir changer le cadre de référence des règles opèrent dans un système de rapports différentiels entre de multiples temporalités. Ce système de rapports différentiels renvoie à des dimensions intensives du temps. Ces dimensions intensives, qui échappent en partie à la perception des actants eux-mêmes, se développent à partir, mais pas seulement, de l'évolution des couplages structurels hommes-machines. Ces couplages sont de nature variés et suivant les niveaux d'échelle considérés, les émergences et le saut en complexité qu'ils engendrent, déterminent les allures du temps qui vont être mobilisées, on pourrait presque dire « chevauchées », c'est-à-dire expérimentées. Nous devons donc en toute rigueur, éviter de penser les

temporalités en relation d'extériorité, de les opposer selon les paradigmes issus du « grand partage » : temps technique contretemps humain etc. puisqu'en vérité, les rapports entre les diverses allures du temps sont contreproduits par des agencements de couplages hommes-machines. Nous reviendrons sur ce point dans quelques instants. Il suffit pour l'heure, de dire qu'il faut éviter d'hypostasier les temps d'en faire des catégories abstraites. Sinon on risque de rater les processus anthropologiques qui les fondent. Ces temporalités sont des incomplétudes en procès de production.

Accéder à la compréhension de leurs rapports, et donc des jeux stratégiques, des schismogénèses qu'elles permettent suppose, entre autres, de :

« comprendre et d'apprendre à reconnaître la structure, la manière de coder et les modèles de relations dans les idées (...) reconnaître des modèles et leurs changements à travers le temps veut dire reconnaître les rapports, les armes du système... »

« Voilà la façon de maîtriser la stratégie des adversaires. On grimpe à travers des niveaux de compréhension, de communication et d'action. Avec un pas en avant dans les niveaux de la stratégie, on communique à propos des messages, des actions et des buts des adversaires et non pas seulement à un seul niveau. Ce pas en avant dans les niveaux de communication et d'action rend visible l'avantage d'autres niveaux de la stratégie. » [WIL 83 ; WIL 72].

Mais « attaquer la stratégie de l'adversaire », ne peut se faire de manière globale dès lors qu'aucune information parfaite de soi à soi et de soi aux autres n'est possible. Cette attaque est donc toujours incertaine en vertu des principes suivants : tout d'abord, pour soi, comme dit le proverbe chinois, parce que « l'obscurité est toujours sous la lampe ». On ne peut en effet accéder à la maîtrise suffisante de ses propres conditions structurales de visibilité, de son inconscient et imaginaire stratégique, des mécanismes de compulsion de répétition et des temporalités, mémoires qui ne cessent de venir au-devant de nous et s'actualisant, de se différencier en de nouvelles figures, nouveaux dispositifs. Deuxièmement parce qu'aucun mouvement stratégique ne saurait durer indéfiniment dans le temps sans changer de nature.

« Or si nous considérons la logique paradoxale de la stratégie comme un phénomène objectif qui conditionne les résultats obtenus, quelle que soit la façon dont les participants en prennent conscience et cherchent à l'exploiter et si nous introduisons dûment le temps dans l'équation, en tant qu'élément dynamique, nous pouvons considérer cette logique dans son ensemble comme la convergence voire l'interversion des contraires. (...) En d'autres termes, si le passage du temps revêt quelque importance et si la logique paradoxale prend une forme dynamique, celle-ci devient une convergence et même une intervention des contraires.

Par conséquent, dans le domaine de la stratégie le cours d'une action ne peut se poursuivre indéfiniment ; celle-ci va tendre à se muer en son contraire à moins que la logique de la stratégie ne soit contrebalancée par quelque changement exogène dans la situation des participants. Sauf dans le cas de pareils changements, la logique commandera une évolution autodestructrice, qui peut atteindre de telles extrémités que tout sera renversé, que la paix et la guerre seront l'une et l'autre mise en échec, ainsi que la victoire et la défaite avec tout ce qu'elles impliquent. » [LUT 97].

Abordons à présent les problèmes soulevés par le déploiement des nouvelles technologies de l'information et de la communication.

Ces nouvelles technologies, ainsi qu'on l'a déjà dit, font varier pour partie le socle anthropologique de la guerre, les façons d'habiter et d'expérimenter les mondes stratégiques et tactiques. L'évolution du couplage structurel des agencements hommes-machines, son creusement intensif, l'évolution bio-techno-politique des sociétés sont engagées depuis des millénaires. Lorsque nous maintenons séparés, homme et technique, lorsque nous les maintenons dans un face à face borné et compulsif, nous nous trompons lourdement. L'histoire de l'homme, de son évolution, est l'histoire, heureuse, violente, tragique, de ce couplage. A ce titre, les diverses machines de guerre qui ont été conçues depuis des millénaires et les formes d'affrontements ou de tensions stratégiques qui ont été menés n'ont cessé d'être affecté par les variations de ce couplage et par cette évolution.

Nous allons donc examiner les nouvelles temporalités émergentes et essayer de mettre en évidence les variations des rapports différentiels entre ces dernières et les autres, héritées. Là comme ailleurs les asymétries de tous ordres sont à prendre en compte et les tensions entre les divers agencements qui constituent les dynamiques stratégiques et tactiques sont l'expression de temporalités hétérogènes, de temps longs et courts, de rapports de vitesse et de lenteur infiniment variés. Dénouer les écheveaux de leurs coexistences et l'intelligence de leur hiérarchie mouvante est difficile, et pourtant décisif. Défaire les labyrinthes des forces en réseaux qui sont l'expression et l'exprimé de ces temporalités détermine, pour une part essentielle, la compréhension des choix concernant la détermination des points d'application des mouvements stratégiques et tactiques, la compréhension et la gestion des asymétries.

Tout d'abord nous allons examiner ce qui concerne le champ de bataille. Que ce soit pour les approuver ou les fustiger, on a l'habitude de se focaliser sur trois éléments. Le premier c'est la montée en puissance sur le champ de bataille de la notion de temps réel. Le second c'est la synchronisation des forces, de leurs comportements, dans un espace-temps distribué. Le

troisième, c'est la réduction des temps de prises de décision, de réaction. Selon J-A Edwards [EDW 02] la maîtrise du champ de bataille, du point de vue des puissances technologiques avancées, se fonde, à la suite des modèles développés depuis la plus haute antiquité, en passant par les mongols, sur la dispersion, dilution maîtrisées des forces. Prenant appui sur les modes de coordination permis par les nouvelles technologies de l'information et de la communication, l'essaimage (*swarming*) peut se résumer en trois notions : « convergence, attaque, dispersion ». Grâce à la représentation numérisée du champ de bataille, dans un grand nombre de dimensions, grâce à la précision et à l'accroissement des distances de tirs, fondés sur les performances des C4-ISR (commandement, contrôle, communication, *computer* et intelligence-surveillance, renseignement) il est possible de gérer un collectif au combat selon des modes coopératifs avancés. Plus de combat frontal, mais un espace de front dispersé, partout présent, réparti et géré indépendamment d'une instance centrale.

La notion de temps réel occupe, quant à elle, le devant de la scène en raison de son lien direct avec le déploiement sur le champ de bataille de nouvelles médiations et interfaces elles-mêmes liées aux nouvelles technologies de l'information et communication. La conquête de la supériorité technologique dans le domaine militaire (qui équivaut, à tort, dans l'esprit de beaucoup à une conquête de la supériorité générale, c'est-à-dire de la supériorité politique et anthropologique...), passe en effet par la maîtrise dans les temps courts et longs des capacités de description du champ de bataille, des capacités de réaction et donc de traitement de l'information, des capacités décisionnelles et ce à tous les niveaux d'échelle. La complexité des machines de guerre visant une telle supériorité dans un contexte général d'asymétries diverses et variées, fondées de plus sur un rapport anthropologique spécifique à la mort, à ce qui vaut d'être risqué et qui s'exprime à travers la notion, pour le compte largement asymétrique, de guerre « zéro mort », ou en tout cas de guerre et « quelques morts », cette complexité demande donc que soient mis en place des procédés autosimplifiants permettant à tous les dispositifs techno guerriers d'être utilisés de façon performante. Bien sûr au plus bas niveau, c'est-à-dire tactico-opérationnel, mais aussi dans les niveaux supérieurs, jusqu'au niveau le plus haut de la prise de décision stratégique.

A ce dernier stade, ces procédés autosimplifiants qui affectent la sphère sociocognitive de décision doivent permettre l'utilisation du système général comme instances de ses propres opérations. Cette notion de temps réel exprime les nouvelles contraintes, pour soi mais aussi pour les autres, liées à la quête d'instantanéité comme nouvelle ligne d'horizon de la supériorité.

Cette quête temporelle, liée à d'autres facteurs, comme la précision, la miniaturisation et la synchronisation s'inscrit dans une quête plus générale visant tout d'abord à supprimer les contraintes physiques du contact, les incertitudes introduites par l'allongement de la tension dans le temps et deuxièmement à se doter d'une machine de guerre, qui bien que soumise à des buts de guerre politiques, met en même temps ses propres combattants (hommes-machines) dans une sorte de retrait essentiel. Ce retrait est un retrait politique, anthropologique, mais aussi affectif et pulsionnel. Hors des dangers que représente l'inévitable « prise » au combat avec l'autre. Ces dispositifs tendent donc à mettre deux fois dans un hors-jeu politique la machine de guerre. Une première fois en maîtrisant les rapports de vitesse et de lenteur du champ tactique opérationnel et une seconde fois, en mettant hors de portée les combattants des contaminations des temps politiques. Quête donc d'une instrumentalisation pure pour soi. Affecter les autres sans être affecté soi-même. Maîtrise des visibilitées et maîtrise des temporalités allant de pair avec les maîtrises des espaces-temps aériens, navals, orbitaux fondent alors l'asymétrie de supériorité. Ces systèmes hommes-machines spécifiques, engagés sur les divers terrains, comme manifestation de cette supériorité évoluant eux-mêmes vers des formes de couplage complexes où l'élément humain est pour sa part détériorialisé. Le système homme machine n'étant plus présent sur le terrain que par l'intermédiaire de l'élément technique à savoir robot quelconque, drones, chars télécommandés... Cette évolution ne va pas, comme une lecture trop rapide pourrait le laisser croire, de l'homme à la machine, mais de systèmes hommes-machines territorialisés vers des systèmes hommes-machines moins territorialisés ou pour une part détériorialisés. Bien évidemment, ces contraintes imposées à soi-même sont une manière de s'expérimenter sous des conditions anthropologiques nouvelles et d'expérimenter de nouveaux modes de relations à l'intérieur de la situation conflictuelle et guerrière.

Cela ne va pas sans conséquences politiques et stratégiques dès lors que l'usage brutal de la force est soumis à des conditions de plus en plus contraignantes. Cela ne va pas non plus sans conséquences militaires. Outre le creusement des asymétries et donc du jeu complexe des vulnérabilités qui est ainsi rendu possible, cette tentative de mise hors champ de bataille si l'on peut dire des systèmes hommes-machines, est l'expression d'une arrogance impériale qui n'éprouve pas le besoin de se mettre au contact de l'autre et de manifester sur le terrain, ne serait ce qu'une partie de la communauté politique et anthropologique qu'il représente. L'autre est ainsi mis en quarantaine une seconde fois, « pathologisé » dans le meilleur des cas. Comme l'écrit Alain Joxe, « *le servant fait (certes) feu en temps réel, mais,*

délocalisé, disparaît ainsi de ce que Clausewitz définit comme la relation des forces morales dans l'engagement » [JOX 01].

L'obsession du temps réel, du traitement en temps réel des flux d'information apparaît de ce point de vue comme une tentative de s'extraire par un passage en force des temps politiques et anthropologiques de l'adversaire. Cette tentative fonde sa croyance sur un ensemble de constats. Ces constats s'appuient sur l'idée que l'empire n'a plus de dehors absolu, ou en tout cas que l'empire est en passe de ne plus en avoir, et que les conflits et les affrontements sont immanents à ce devenir impérial. Immanent cela signifie pour le point de vue impérial que le conflit des temporalités peut avoir une réponse instrumentale, réponse certes soumise à des séries spécifiques de conditions, mais réponse instrumentale quand même, fondée sur un fonctionnalisme totalisant. D'où l'obsession d'un contrôle continu de la réalité stratégique, impliquant l'anticipation et la maîtrise des asymétries et des temporalités qui vont avec. Les concepts de *full spectrum of conflicts*, de « dominance informationnelle » expriment avec force cette obsession, ainsi que le concept de « guerre asymétrique ».

On ne saurait toutefois continuer de « creuser » la question des temporalités stratégiques et guerrières sans considérer les nouvelles conditions de production des subjectivités dans le monde, les nouvelles manières dont les temps événementiels sont construits. Là encore, nous devons prendre garde et éviter de penser que les phénomènes et dispositifs tendant à synchroniser les flux de consciences présenteraient une homogénéité forte. Certes il y a un mouvement massif de production, et de mise en mouvement des images, des paroles et des textes qui tendent à une synchronisation des systèmes d'affects et de percepts. Cette synchronisation, à marche forcée, présente plusieurs aspects. En tant que visée politique elle s'appuie sur l'extension du domaine des normes au sens large et sur la maîtrise des industries de programmes. Elle s'appuie encore sur la production et la maîtrise des formes, de leur prégnance. D'où l'importance croissante des signes, des images et des dispositifs qui assurent leur dissémination. Mais cette synchronisation n'est pas homogène. Bien que l'on puisse considérer que la mise en connexion forcée des individus et des multiplicités à l'intérieur desquelles ils sont inclus suffise à définir une strate commune sur laquelle peut se déployer une stratégie crédible de « mises en formes homogènes », de tentative de contrôle continu des consciences et des subjectivités, elle ne cesse cependant de produire les conditions de son propre démantèlement. Les processus d'altération sont toujours déjà là à l'œuvre.



Des singularités (individus, espèces, cultures, minorités, agencements divers...) ne cessent d'imposer leurs diachronies. Résistances. « *Le tissu ontologique de l'Empire est construit par l'activité au-delà de la mesure de la multitude et de ses pouvoirs virtuels. Ces pouvoirs virtuels et constituants sont en perpétuel conflit avec le pouvoir constitué de l'Empire. Ils sont totalement positifs, puisque leur "être-contre" est en fait un "être-pour", autrement dit une résistance...»* [NEG 01].

Cependant l'intégration des industries sémiotiques et de la logistique donne une nouvelle dimension aux batailles opérant au niveau des signes, des images. D'une manière qui peut sembler paradoxale, la synchronisation quasi mondiale au moyen du temps réel des narrations constitutives d'un événement conflictuel, guerrier, ne fait qu'accroître « l'infiniment ouvert » des asymétries temporelles qui sont elles-mêmes l'expression et l'exprimé des asymétries anthropotechniques. Et c'est bien ce que relève, par exemple, au début des années 1970 Z. Brzezinski lorsqu'il affirme d'un point de vue très général, qu'il faut « synchroniser le monde ». Cela signifie aussi qu'il faut, dans les conditions des narrations médiatiques et de leur dissémination, à des allures très différenciées, (puisque cohabitent selon les médiations utilisées, instantanéité, temps courts d'un côté et temps différés et longs de l'autre), synchroniser les temporalités. Projet délirant où viennent, à la longue, s'épuiser et se dissoudre les forces et les réseaux d'actants. Ces narrations, ces sémiotiques constituant l'événement, en effet ne le consomment pas. Elles tissent et filent en des trames complexes et simultanées les différentes dimensions du temps et leurs rapports différentiels. Ce que tout événement stratégique, « qui ne se réduit pas à son effectuation » [ZOU 94] et qui vient troubler de sa disruption, la métastabilité de la configuration au milieu de laquelle il surgit et se déploie, fait venir au-devant de nous, c'est la mise en rapport immédiate des temporalités hétérogènes, la coexistence, soudain rendue plus visible, des diverses dimensions du temps. « *Cela implique que la dimension actuelle n'a pas nécessairement de privilège..., et que les dimensions du temps, successives ou simultanées se rapportent les unes aux autres de manière non chronologiques, non successives.* » [ZOU 94].

C'est la raison pour laquelle, il n'y a, de ce point de vue, ni précession de l'événement sur les modèles d'interprétation (par exemple l'acte de terreur) ni précession du modèle sur l'événement, (par exemple les formes de la riposte impériale à l'acte de terreur). Il y a « précipitation » d'une partie des dimensions temporelles. Cette précipitation est une actualisation densification et une « *mise en rapport soudaine des hétérogènes* ». Le caractère intensif, non chronologique, non successif du temps se manifeste alors,

devient palpable. Cette manifestation, à l'occasion d'un événement politico-stratégique, vient donc ébranler les forces qui s'affrontent et qui sont accrochées, chacune pour elles-mêmes et de manière identiques, à une mise en forme causale de ce qui s'est passé. Il faut violenter l'événement, forcer la nature de la chose, pour ne pas perdre la maîtrise. Et cela des deux côtés.

En même temps, le jaillissement des temporalités souterraines affecte les relations transductives donnant forme à la relation structurale d'hostilité et ouvre ainsi la possibilité de l'advenue du futur. La possibilité seulement. Mais, alors que l'on recherche les causes de ce qui s'est passé, et que cette recherche est vouée à l'échec, d'autres temporalités sont déjà à l'œuvre à travers et au-delà, cette recherche même. Les différentes sémiotiques, les différentes narrations portées par les agencements collectifs d'énonciation les plus hétérogènes, les plus variés et les équipements collectifs de subjectivation les plus divers [DEL 81 ; GUA 89] s'emploient à leur unique tâche, à savoir, la création continuée du monde stratégique, sous les effets et les conditions de cette révélation/actualisation, *de l'accès au statut d'acteurs actuels, des acteurs virtuels.*

Mélanges de forces idéelles et matérielles, ce que ces sémiotiques révèlent, c'est qu'il y a une autonomie relative des séries d'actants qui les font être, entre elles et donc qu'on ne saurait préjuger du statut ontologique qui doit leur être accordé au cœur<sup>1</sup> de l'affrontement.

De plus ce sont toujours des agencements hybrides de forces matérielles et idéelles qui sont en présence. Aïôn et Chronos [DEL 69 ; GOL 77] ne s'opposent pas, pas plus que les corps ne s'opposent aux incorporels. Ils ne cessent de cohabiter, de se mélanger, de s'influencer. Quelle que soit la narration en train de se faire, elle emprunte donc, à travers les actants qui la font et l'expriment, aux dimensions hétérogènes et intensives du temps, elle convoque des lignées temporelles multiples, des plus archaïques et des plus actuelles aux plus futuristes<sup>2</sup>.

Dans ce contexte, la décision stratégique se situe à l'interface entre les divers dispositifs sémiotiques (hybrides corporels et incorporels) entre ce qui forme un plan de transcendance et un plan d'immanence. Le plan de transcendance renvoie à ce qui est considéré, pensé comme formant les structures profondes des dynamiques internes, c'est-à-dire la couche

---

1. Aux deux sens du terme : ce à partir de quoi sort quelque chose et ce qui maintient son emprise sur ce qui sort de lui.

2. Des possibles latéraux jusqu'aux bords les plus externes et les plus improbables des mondes incorporels et les imaginaires les plus spéculatifs et hérétiques.

géologique des réseaux d'actants et des forces nécessaires au maintien presque « mécanique », aveugle d'un état métastable pour soi. C'est là sans doute que se loge une partie essentielle de l'obscurité stratégique, où se construisent les conditions structurales de visibilité et de pensée des acteurs stratégiques et donc leurs limites, où se met en place l'inertie des temporalités qui seront seules susceptibles d'être convoquées. Ce plan détermine en quelque sorte les « chréodes temporelles et stratégiques » à l'intérieur desquelles les actants vont pouvoir déployer leurs forces et mouvements [NOY 88]. Le plan d'immanence renvoie aux dynamiques qui sont l'expression et l'exprimé des conditions de traduction actuelles, à travers des actants de plus en plus hétérogènes, des dynamiques internes, et aux dynamiques externes des événements, de ce qui est en train de se faire, de se dire, de s'énoncer, ici et maintenant. Dynamiques internes et dynamiques externes convoquant toutes deux les dimensions hétérogènes du temps, selon des allures variables. Cela signifie que les rapports de vitesse et de lenteur qui sont à l'œuvre à l'intérieur de chacune sont déterminés selon des métriques, des systèmes de normes et d'évaluation très différents. Toutefois, il faut comprendre que ces distinctions sont « dérivées », et non pas premières. La préparation des forces et l'état de paix comme rétention plus ou moins prolongée de l'état de guerre, la construction de l'imaginaire guerrier et stratégique les durcissent, parfois jusqu'à l'abstraction.

En vérité, les deux plans ne font qu'un. Mais nous n'avons accès à ce dernier qu'au cours et à travers son incessante division, son incessant éclatement selon les dimensions multiples et intensives du temps qui se manifestent et s'expriment au cours du processus d'actualisation stratégique. Ces plans peuvent être perçus comme entretenant des rapports complexes de codétermination réciproque. Le second pouvant alors apparaître comme expression phénoménologique du premier, ou bien comme actualisation de ce même premier étant entendu qu'en tant que tel il ne cesse lui aussi de se différencier en s'actualisant. Quoi qu'il en soit, les acteurs stratégiques jouent avec et dans les variations qui affectent l'espace-temps entre ces deux plans. Ils jouent à l'intérieur de cet espace-temps, entre-deux formé des plans qu'ils ont constitué comme tels.

La relation structurale d'hostilité et le conflit en acte entre deux acteurs sont donc déterminés par la relation entre les places occupées par chacun d'entre eux au sein de cette interface, de cette brisure, à la manière dont chacun maîtrise les dialectiques entre ces deux plans dont la distinction est toutefois toujours relative, incertaine puisque suivant les coups joués, les règles changent plus ou moins qui vont actualiser, où plutôt faire monter en

première ligne, tel ou tel système de forces, donc d'actants, donc de dynamiques et donc enfin tel ou tel plan ou entrelacs des deux plans.

La mise en rapport soudaine des hétérogènes et les manières dont cette dernière nous laisse interloqués, ébahis, étourdis, montre que la hiérarchie des forces que nous prenons en compte, est lacunaire et plus profondément encore nécessairement fautive. En toute rigueur en effet, il conviendrait de n'accorder, par avance, aucun statut privilégié à tel ou tel type d'actant, à tel ou tel type de relation transductive. Pourtant nous agissons comme s'il y avait une hiérarchie stable. De la compréhension de cet espace-temps, de cette frontière épaisse et opaque, où les plans se mélangent et s'échangent selon les coups et mouvements engagés, il se peut que l'on soit à jamais écarté. S'y jouent de manière forcément aveugle les conditions de possibilité de continuer à faire l'expérience de soi-même, au sein d'une relation conflictuelle et guerrière. Et à ces conditions nous ne pouvons y avoir accès autrement que comme épreuves.

Cette frontière immense, cet espace-temps ouvert est parcouru tantôt par des processus de « subduction » entre les forces des deux plans et d'implosion, de différenciation et d'explosion qui tantôt accentuent la dominance des dynamiques externes, leur puissance de capture, et tantôt laisse monter les dynamiques internes, les mouvements des structures internes en une sorte de mécanique aveugle, triomphante ou noire selon la position que l'on occupe, soit du côté de la victoire ou de la défaite. (Si l'on peut être assuré de ces « états de choses » suffisamment longtemps.)

Les temps manquent toujours à l'appel. Leur création continuée est l'affaire stratégique par excellence. La préparation des forces est donc dans ce contexte, accumulation et rétention pour des temps à venir, pour des diachronies incertaines qui viendront nécessairement troubler de leur disruption les synchronies des machines de guerre en attente et puis s'ébranlant. L'action stratégique doit donc faire face à une conception vertigineuse du temps. Cette conception intensive du temps, où l'événement, comme convergence instable des hétérogènes, menace à chaque instant de faire s'effondrer la durée, constitue le trou noir de l'action et de la pensée stratégique.

En lui gît l'éclatante et noire vérité de la décision. Moment triple : de la rationalité, de la simplification et de la folie. Rationalité fonctionnelle de la machine militaro-stratégique comme réserve de temps devant « performer » le monde et rationalité ensembliste identitaire des agencements collectifs d'énonciation et de légitimation fondée sur une ontologie monovalente et le discours des essences, moment de simplification encore, (il faut trancher

dans la complexité des choses, des forces, des incomplétudes en procès de production en quoi consiste les collectifs d'acteurs participant de la relation structurale d'hostilité), moment enfin de folie où l'on ouvre une nouvelle bifurcation temporelle. Saut donc dans l'inconnu où l'on fait le pari que le devenir va pouvoir ouvrir sur un avenir.

### Bibliographie

- [DEL 81] DELEUZE G., GUATTARI F., 1981, *Capitalisme et Schizophrénie, 1000 Plateaux*, Editions de Minuit.
- [EDW 02] EDWARDS J.A., 2002, <http://www.rand.org/publications/MR/MR1100>
- [GOL 53] GOLDSCHMIDT V., 1977, *Le système stoïcien et l'Idée de temps*, Librairie Philosophique J. Vrin et DELEUZE G., 1969, *Logique du sens*, Editions de Minuit.
- [GUA 89] GUATTARI F., 1989, *Cartographies Schizoanalytiques*, Editions Galilée.
- [JOX 00] JOXE A., 2000, « Le temps technologique et le temps humain dans les conflits actuels », *L'armement DGA*.
- [LUT 97] LUTTWAK 1997, *Le paradoxe de la stratégie*, Edition Odile Jacob.
- [NOY 88] NOYER J.M., « L'expertise stratégique face aux développements de l'intelligence artificielle », *Etudes Internationales*, vol. XIX, n° 4, décembre 1988.
- [WIL 83] WILDEN A. 1972, *Système et Structure*, Boréal Express, Québec.
- [WIL 72] WILDEN A., 1983, « La guerre du XX<sup>e</sup> siècle et penser la stratégie », *Guerres et Stratégies, Anthropologies et Sociétés*, vol. 7, n° 1.
- [ZOU 94] ZOURABICHVILI F. 1994, *Deleuze : Une philosophie de l'événement*, Presses Universitaires de France.